

# L'ethnicité en mode régressif, de l'Âge du fer à l'Âge du bronze Quelques problèmes épistémologiques

PHILIPPE BOISSINOT

Parler de l'ethnicité pour l'Âge du bronze, à une période où l'on ne possède aucun texte relatant les agissements d'un quelconque peuple dans cette partie occidentale du monde antique (le midi de la France), ne peut se faire de la même manière qu'à l'Âge du fer où l'on peut (parfois) croiser des vestiges matériels et des énoncés déjà formulés, au moins à partir de la première implantation coloniale grecque (Marseille). Écrivant l'histoire à partir du présent, c'est toujours en mode régressif que l'on procède, si bien que l'on est amené, en remontant le temps, à perdre cette familiarité apparente des textes pour ne se consacrer qu'aux seules traces matérielles : celles-ci sont-elles aptes à faire émerger un discours de type ethnographique, sans que des noms nous aient été déjà donnés ? Ces objets et ces habitats mis au jour sont-ils des moyens sûrs pour attribuer et qualifier une présence, des actions ? Peut-on être à un moment *raccord* – comme l'on dit au cinéma à propos de l'ajustement de plans successifs d'un film – entre ce qui a été dit et ce qui a été découvert ? Poser ces questions engage les capacités cognitives de l'archéologie et nécessite un examen théorique des philosophies de l'esprit requises pour penser les collectifs, car seule la pluralité est significative pour envisager les *realia*. Nous commencerons par l'exposé de quelques concepts utiles, pour tenter une réflexion sur les modes d'existence de deux peuples signalés par les textes, les Ségobriges autour de Marseille, puis les Élisyques dans la région de Narbonne, avant de remonter dans le temps et d'envisager le cas de la fin du Bronze final (le Mailhacien), où, cette fois-ci, l'on ne possède plus aucun nom propre, avec un corpus documentaire équivalent à celui dont traitent les préhistoriens.

## Ethnicité et critique du culturalisme

Le concept d'*ethnicité* vise des aspects dynamiques et situationnels qui n'existent pas dans des entités telles que *peuple* ou *ethnie*, voire même de *culture*, qu'une vision quelque peu primordialiste a durablement figées dans des "âmes" ou des "personnalités collectives" (Poutignat, Streiff-Fénart 1995 ; Cuche 1996). Pour cette dernière approche, à chaque peuple ou ethnie doivent correspondre un nom, un territoire, une langue, des pratiques culturelles et des institutions spécifiques. Le vieux concept de *culture archéologique* développé par deux chercheurs, V. G. Childe et G. Kossinna, que tout opposait – sauf peut-être l'usage immodéré des cartes de répartition –, est l'expression matérielle de cette manière d'envisager la question (Boissinot 1998 ; Demoule 1999 ; Olivier 2003). Il est vrai que ces formulations ont accompagné la montée des nationalismes européens promouvant plusieurs modèles de l'*État-nation*, celui-ci pouvant être plutôt ethnique ou racial (J. G. Herder), ou encore le résultat d'un consentement (E. Renan), mais associés à chaque fois au sentiment de posséder un patrimoine collectif, indivis et inaliénable (Thiesse 2009).

Cette idée contingente de la *nation* s'est peu à peu présentée comme universelle et normative (Gellner 1989), et son application, sur le vieux continent, s'est généralement accompagnée d'une tentative d'homogénéisation des traits culturels et linguistiques, à l'opposé du modèle multiculturel promu dans d'autres contextes plus libéraux.

L'idée d'*ethnie* a finalement peu intéressé les ethnologues, dont l'étude était pourtant le métier. Elle n'était pour eux que le cadre de leurs travaux et, sa définition, un passage obligé mais vite réglé pour passer à des thèmes plus prometteurs (Amselle 2005). Pourtant, individuer une ethnie, c'est dire si là, dans cette portion de l'espace-temps, il y en a une ou il y en a plusieurs, c'est savoir là où elle commence et là où elle finit, en d'autres termes, explorer le champ sémantique d'un terme et poser des questions épistémologiques fondamentales. Mais, en se plaçant à l'intérieur d'une entité déjà donnée et en niant plus ou moins ses aspects historiques – une tendance lourde de l'anthropologie, à quelques exceptions près –, cette question quelque peu floue était souterrainement traitée par le sens commun qui assimilait tout groupe humain à un *État-nation*, fut-il au rabais. On doit ce constat à J.-L. Amselle et aux analyses de plusieurs africanistes (Mercier 1968 ; Amselle, M'Bokolo 1985 ; Chrétien, Prunier 1989) qui ont entrepris une déconstruction du concept d'*ethnie*, largement fabriqué par les administrateurs coloniaux et les missionnaires, lesquels ont tenté de figer des réalités humaines qui étaient plus souples, mouvantes et relatives, et non pas strictement assignées à des territoires. Ainsi, les ethnonymes eux-mêmes peuvent-ils recevoir des significations différentes suivant les époques, les lieux et les situations sociales retenues, que ceux-ci soient autonomes ou hétéronymes (Erikson 2004 ; Testart 2010) ; et les agents qui se réclament d'un de ces noms, s'agréger en unités sociales inégales et hétérogènes, bien loin de l'homogénéité ou de la cohérence requise par le modèle "nationaliste". Plutôt que de parler d'*identité ethnique*, que celle-ci soit dure ou souple, sans doute conviendrait-il mieux de parler de *stratégies identitaires*, qui dépendent à la fois du contexte et de l'appartenance sociale (Bayard 1996), car il y a toujours plusieurs manières de se définir à l'intérieur d'un corpus catégoriel, souvent de manière arbitraire, comme par exemple par la possession d'un type d'objet – une question qui intéresse les archéologues à la recherche d'identifications, mais qui peut passer inaperçue si on ne le sait pas d'avance. Cette approche a en outre bénéficié des recherches fondamentales de F. Barth (1969) sur la notion de *frontière*, non pas comme des limites géographiques mais comme des barrières sémantiques qui s'expriment dans un jeu contrastif d'attributs culturels : ainsi, cela ne serait pas avec le seul semblable que l'on se définirait, de manière introspective, mais avant tout dans la rencontre avec les autres, vis-à-vis desquels on cherche à maintenir la différence. Cette conception a connu un grand succès, mais également des critiques en raison de sa négligence des structures internes ou du rapport à une altérité "du dedans", comme lorsqu'on fait référence à ses dieux ou ses ancêtres (Formoso 2001, 25-27). Quoi qu'il en soit, les réalités ethniques s'appréhendent désormais moins en termes de *choses* – ayant une existence spatiale, une cohésion, une persistance, avec la propriété d'individuation – qu'en recourant au modèle du *réseau* ou du *champ de forces*, avec la prise en compte de différents jeux d'échelles, bien loin d'une marqueterie, une juxtaposition bidimensionnelle d'entités étanches (Amselle 2001).

À ces travaux d'ethnologues, il convient d'ajouter les contributions d'historiens travaillant sur la période dite des "Invasions barbares" et du haut Moyen Âge qui, grâce à une relecture de la documentation textuelle, ont renouvelé l'approche de l'ethnicité en dehors du cadre des États stables. Pour cette période de l'Europe, comme pour l'Afrique précoloniale, on note le même caractère flottant des ethnonymes, les possibilités fréquentes de décomposition et de recombinaison d'entités politiques, sans que la culture matérielle de la plupart des sujets en soit profondément modifiée, en tout cas, sans qu'une homogénéisation ait été tentée ; aussi, défiant toute idée reçue, la

possibilité pour un groupe dirigeant d'adopter la plupart des coutumes des populations conquises, plutôt que d'imposer les siennes (Geary 2004). Mais c'est également la frontière de ces États stables qu'il faut revoir, car, à l'instar des Goths proches de Rome, c'est toute une histoire partagée – et non disjointe – qu'il faut réécrire (Kulikowski 2009). Voilà autant d'exemples heuristiques pour penser également l'ethnicité de la Protohistoire.

En tentant de répondre à des questions d'archéologies, l'ethnoarchéologie s'est inscrite dans le projet nomologique de la *processual archaeology*. Elle n'a pas survécu à cette dernière discipline en raison de mêmes ambitions modélisatrices (Gosselain 2011), mais a permis de sortir de quelques routines interprétatives, comme une lecture des travaux de l'ethnologie critique nous avait également incité à le faire. Ainsi ne peut-on plus prétendre que le décor céramique – le trait culturel que les archéologues ne peuvent manquer ! – est un moyen pour affirmer son identité ethnique, d'autres paramètres pouvant entrer prioritairement en jeu tels que les relations personnelles entre potières ou les modalités d'apprentissage (Dietler, Herbich 1994). La liste des régularités que l'on ne peut plus énoncer s'est donc allongée, sans nous donner la clé des interprétations à venir.

Voulant traiter de questions générales, mais avec des exemples choisis dans la Protohistoire et l'Antiquité, il convient de citer différentes critiques et tentatives de clarification (Boissinot 1998 ; 2005b ; Ruby 2006), mais également quelques essais d'application à des contextes précis, majoritairement archéologiques – nous laissons de côté les travaux heuristiques de J. Hall (1997) ou I. Malkin (2001) pour des raisons qui se comprendront dans la suite de ce texte. En séparant différents espaces, qu'il relèvent de l'économie, de la politique, de la linguistique, de la religion, de la culture matérielle ou de l'écologie, M. Bats a employé la bonne méthode pour ne pas supposer dès l'abord l'existence d'entités figées qui seraient les moteurs de cette Protohistoire méridionale (Bats 1999) – mais nous ne le suivrons pas à propos de la coïncidence qu'il remarque à propos des Élisyques. Dans le domaine des échanges, sa présentation en termes de *gateway communities*, empruntée aux géographes, s'inscrit parfaitement dans ce modèle en réseaux évoqué par les anthropologues (Bats 1992). En ce qui concerne l'ethnographie plus précisément, une discussion serrée autour de chaque mention textuelle, replacée dans le contexte de son énonciation, a permis au même auteur de mettre en relation stratification des textes et recompositions ethniques (Bats 2003). À propos du site protohistorique de Lattes, près de Montpellier, M. Dietler a rappelé le principe de symétrie qu'il convient d'instaurer dans les réseaux pour combattre les restes de cette vision ethnocentrique qui prévalait jusqu'alors et qui accordait plus aux Grecs qu'à tous les autres voisins du site "indigène" (Dietler 1999).

Si les ethnies s'inscrivent dans des réseaux, et si certaines sociétés sont englobées et d'autres englobantes, il existe cependant, de manière éphémère ou prolongée, des regroupements d'agents qui s'effectuent grâce à la fiction d'une appartenance ou d'une descendance commune. La conscience que le groupe acquiert de lui-même se traduit par un nom propre et la fabrication d'une identité collective, avec le référence à un tout, même si à l'intérieur de celui-ci, ou en connexion avec une autre, les comportements diffèrent en partie et se jouent des étiquettes. Ce sont ces tous-là que nous rencontrons dans les textes antiques, à la différence des seconds, fondés sur les pratiques, plus facilement détectables par l'archéologie.

Plutôt que de parler de *peuple* ou d'*ethnie*, nous préférons le terme d'attente de *collectif*, qui peut s'entendre de manière générale, sans nécessairement avoir le caractère éphémère et volontariste que l'on accorde aujourd'hui à certains groupes artistiques ou politiques ainsi qualifiés. Ce terme a fait l'objet de questionnements théoriques bienvenus (Kaufmann 2010) et s'inscrit dans les réflexions sur l'identité collective que nous allons maintenant évoquer.

## Des tous concrets et abstraits

Nous suivrons dans cette partie les analyses proposées par V. Descombes dans son approche des *individus collectifs*, à savoir cette manière *a priori* paradoxale d'utiliser des termes singuliers pour désigner des choses qui sont plurielles (Descombes 1992 ; 1996). Les peuples ou les ethnies sont évidemment des individus de la sorte, mais le sont également des entités de taille plus réduite, tels un groupe social particulier ou les habitants d'un lieu, d'une ville, ou encore cette commission chargée d'une enquête. Cette question est classique en philosophie et peut être traitée grâce à l'ontologie – laquelle établit ce qui existe dans le monde – et la logique – qui a pour tâche d'écartier les formulations incohérentes et de dire ce qui est impliqué dans les énoncés. Car, de toute évidence, nos propositions sur le monde sont formulées dans un langage, voilà pourquoi nous ne pourrions faire l'économie de ce *linguistic turn* qui a tant influencé l'ensemble des sciences sociales. Le traitement logique du singulier et du pluriel relève bien évidemment de cette question quand il s'agit de savoir si le passage de l'un à l'autre est toujours possible, comme lorsqu'on se demande si les prédictions – ce que l'on affirme ou l'on nie – sur le tout restent encore valables pour ses parties.

Deux points de vue peuvent être adoptés : l'un est dit *nominaliste* ou *atomiste* ; l'autre, auquel V. Descombes se rattache, est qualifié d'*holiste* ou de *structuraliste*. La formulation la plus aboutie du premier se trouve chez le philosophe des sciences K. Popper (1902-1994), pour lequel seuls les individus existent, labellisés par des noms propres, qui eux seuls ont une référence réelle, alors que les termes collectifs ou généraux ne servent qu'à abrégé des descriptions s'appliquant à divers individus – pour cette raison, on parle à ce propos d'*individualisme méthodologique*. Selon Popper, les sociétés constituent des ensembles abstraits qui se ramènent toujours à une collection ou à une liste d'individus. Ainsi, dire par exemple que l'armée X a été décimée s'analyse mieux en donnant la liste des soldats qui ont été tués ; évoquer une décision du parlement se ramène toujours au compte des votes de chacun des parlementaires. Dans le domaine de la philosophie politique et en droit, depuis Rousseau et Hobbes, on a recours à la notion de *personne morale* pour rendre compte des collectifs, en considérant que c'est une fiction, en vertu d'une convention humaine. En ce qui concerne les termes généraux, tel celui de *blancheur*, leur compréhension se ramène au rassemblement sous une même catégorie de choses qui ont entre elles une certaine ressemblance, la *blancheur* en l'occurrence. Autre exemple d'universaux : le *genre humain* n'est rien d'autre que la collection d'individus auxquels s'applique la qualité d'*humanité*, peu importe que des relations spatiales ou de parenté existent entre eux ; la liste – très longue, certes – peut en être donnée dans n'importe quel ordre.

Le second point de vue, dit *holiste*, s'oppose à cette réduction des tous à des collections ou à des ensembles. On doit au logicien allemand G. Frege (1848-1925) un renouvellement des problématiques entamées par les docteurs scolastiques du Moyen Âge. Son exemple classique, rappelé par V. Descombes, est celui de la *forêt* : celle-ci pourrait être ramenée à une collection d'objets, des arbres par exemple, mais en tant qu'*ensemble*, elle n'aurait pas la possibilité de brûler ou de s'accroître, car un *ensemble* est un être de raison qui ne se confond pas avec la matérialité (éventuelle) de ses éléments ; en outre, comme un ensemble est déterminé par les éléments qui le constituent – en raison de la propriété commune qui les réunit –, il suffirait qu'un élément manque pour que cela ne soit plus ce même ensemble. Autre différence encore entre un tout concret (la forêt) et un tout abstrait (l'ensemble ou la classe des arbres de la forêt), la possibilité pour le second d'être un ensemble vide – dans le cas où tous les arbres auraient brûlé – alors qu'il n'y a pas de sens à parler d'une entité concrète s'il n'existe plus aucune de ses parties. L. Wittgenstein (1889-1951), qui fut partisan du holisme après avoir été dans un premier temps nominaliste, évoquait quant à lui l'exemple de la

*bibliothèque*, non pas comme institution mais en tant que tout constitué de livres qui ont entre eux certaines relations spatiales, car disposés d'une certaine façon dans les rayonnages. Un fois vendue et les livres dispersés entre plusieurs acquéreurs, tous les livres demeureraient mais point la bibliothèque. Un être de raison pourrait évoquer l'ensemble des livres de la feue bibliothèque, constitué exactement des mêmes éléments – qui ont la propriété commune d'avoir appartenu à la même bibliothèque –, alors que celle-ci n'existe plus, et pour laquelle il n'est plus possible de prédiquer – affirmer ou nier – quoi que ce soit ; ainsi, il serait impossible de dire que la bibliothèque est (toujours) spacieuse, bien éclairée, avec des livres harmonieusement présentés mais selon des rubriques contestables, etc. À cela, et nuançant le propos précédent, V. Descombes ajoute que dans un ensemble il faut fixer un niveau d'individuation – on fait l'ensemble des arbres, pas une coordination de quelques arbres, de plusieurs branches de quelques autres et d'un certain nombre de bosquets –, alors que la relation du tout à la partie n'est pas fixée une fois pour toutes, et que l'on peut toujours trouver une partie dans la partie. En d'autres termes, la réalité des tous concrets – telle qu'elle est par ailleurs étudiée dans une discipline spécifique appelée *méréologie* (Simons 1987 ; Casati, Varzi 1999) – se prête à être divisée de différentes façons : dans une bibliothèque, on peut envisager des œuvres, des livres et des tomes ; et une fois dispersée entre différents acquéreurs, toute cette structure disparaît. C'est pour cette raison que l'on parle de *holisme structural*. À l'instar des systèmes, il est nécessaire d'envisager un extérieur aux tous concrets, car c'est le moyen pour que la pluralité manifeste en interne soit vue comme une unité lorsqu'on en sort.

Comme nous l'avons noté, une des limites de la théorie des ensembles est son incapacité à s'affranchir de la synchronie : un ensemble est déterminé par les éléments qui le composent au moment où on les sélectionne et il suffit d'en changer un ou d'en supprimer un autre pour que cet ensemble ne soit plus le même. Ainsi, concevoir un tout comme un ensemble le condamne à rester le même. Comme le rappelle V. Descombes, il s'ensuit de nombreuses apories comme celle, fort antique, de l'impossibilité de se baigner deux fois dans le même fleuve (Héraclite) ou bien l'effroi des logiciens de Port-Royal devant considérer que "Rome qui avait été de brique devant Auguste, était de marbre quand il mourut", soit deux sujets "réellement distincts, mais réunis sous une idée confuse de *Rome*, qui fait que l'esprit ne s'aperçoit pas de la distinction des deux sujets" (Arnauld, Nicole 1992, 139). En admettant l'identité diachronique de ces tous, que ce soit le fleuve d'Héraclite ou la Rome d'Auguste, il devient possible d'envisager l'existence continuée de ces êtres complexes. En choisissant l'identité de structure plutôt que l'identité de substance, on peut même résoudre la fameuse énigme du bateau de Thésée qui voyait ses planches pourries peu à peu remplacées par des bois neufs, jusqu'à ne comporter plus aucun de ses matériaux d'origine (Ferret 1996). La conservation des sites historiques, tel celui d'Oradour-sur-Glane, dont la vie s'est arrêtée tragiquement pendant la Seconde Guerre mondiale, illustre le même phénomène, à savoir qu'il faut changer – consolider, ajouter de nouveaux matériaux, retrancher des pièces abimées – pour pouvoir durer, ne serait-ce qu'aux yeux des visiteurs (Olivier 2008, 90-94). On peut faire le même constat pour les centuriations romaines qui ne sont visibles à la surface de nos champs, sous la forme d'une haie ou d'un fossé, qu'en raison des diverses modifications successives de l'occupation des sols (Chouquer 2008).

L'archéologie – si l'on accepte de qualifier ainsi diverses pratiques qui n'ont souvent que l'étiquette en commun – se réfère à différentes sortes de tous. Dans le dialogue de Platon, Hippias se fait le champion des listes qu'il faut savoir à propos d'un lieu, souvent des choses anciennes, et se qualifie pour cette raison d'archéologue. Chez les Antiquaires également c'est la collection qui domine, mais, dans l'enceinte des cabinets, les objets placés les uns à côté des autres,

éventuellement répartis en classes, ouvrent à la comparaison : les ensembles abstraits renvoient à des tous concrets que l'on tâche de reconstituer. Il faudra attendre le courant du XX<sup>e</sup> siècle pour que la fouille prenne véritablement en compte la structuration interne des sites qui sont des conglomerats où se dessine parfois un emboîtement des formes, et donc une hiérarchie – pensons au plan des agglomérations de type Lattes ou Entremont qui ont été mises au jour. Les ensembles clos, telles des tombes, constituent des tous concrets dans la mesure où la totalité des objets ont été déposés ensemble et que leur assemblage renvoie à une certaine unité pensée à un moment donné. Mais comment ce tout doit-il être mis en relation avec d'autres tous, notamment ethniques ? la question est plus difficile à poser, comme nous allons le voir à propos des Élisyques.

Les textes historiques, nous allons le préciser également, déploient aussi des listes et des classifications, mais surtout des agencements de tous concrets du type "Rome a battu Carthage en telle année", pour lesquels il serait bien difficile d'évoquer des références matérielles : serait-ce le (ou les) champ(s) de bataille qu'il faudrait désigner ? Et y trouverait-on tout ce que Rome contient de Romains et ce que Carthage comporte de Carthaginois ? Évidemment non.

## Les Ségobriges, des agents insaisissables

Dans la littérature antique, les Ségobriges (*Segobrigii*) ne sont connus que par deux occurrences en latin, dans un texte de Justin (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) résumant les *Histoires philippiques* de Trogue Pompée (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.). Ce dernier, avec des parents chez les Voconces et des aïeux ayant combattu auprès de Pompée et de César, entendait raconter comment des rois, d'abord en Orient, en vinrent à entrer en ennemis sur les terres de leurs voisins, plutôt que de se contenter de défendre leur territoire. Après avoir évoqué bien des peuples, l'auteur en vient à son propre pays (*patria*), Rome d'abord, sur l'histoire de laquelle se greffe, en position subordonnée, un assez long fragment concernant Marseille (Livre XLIII) – et, significativement, dans le résumé de Justin certes, point de référence à la région de Vaison et à sa population environnante. Il ne s'agit pas dans cette partie de raconter l'histoire d'un quelconque peuple mais de narrer les vicissitudes rencontrées par les Marseillais ; et, d'aucune façon, nous ne sommes certains, à la lecture du texte, de toujours devoir placer des Ségobriges face à Marseille durant ces deux siècles d'histoire. L'ethnonyme n'est là que pour définir le statut du roi *Nannus*, et chaque fois qu'il est question d'action, ce sont des Ligures qui sont mentionnés (fig. 1). Ce nom lui-même peut être rapproché de celui d'une ville celtibère, *Segobriga*, dont les habitants sont nommés *Segobrigenses* selon Pline (III, 4). L'étymologie permet de rapprocher un terme signifiant la *force* ou la *victoire* (*sego-*), très fréquent dans l'onomastique celtique, avec un autre (*briga*) relevant en partie de la toponymie, signifiant dans ce cas *colline*, *mont* ou *forteresse*, composé très répandu dans la péninsule Ibérique et équivalant au *-dunum* de la Gaule intérieure (Delamarre 2001, 74) ; mais il n'est pas exclu que le sens figuré ait été choisi, traduisant l'élévation ou la noblesse (Lambert 1994, 190-191) et venant redoubler la force exprimée par le premier terme. Pour certains, de tels rapprochements signaleraient un ethnique celte (Garcia 2004, 18), mais à une période où le concept de Celte était encore quelque chose de vague, et dans un lieu attribué à la Lygistique par le plus ancien prosateur grec connu, Hécateé de Milet. Dans ce domaine quelque peu conjectural de la sémantique, on peut tout aussi bien associer les Ségobriges à un territoire étendu comprenant plusieurs centres de peuplement (les habitants "victorieux des collines") ou autour d'un seul (les habitants de "la forteresse de la victoire"), voire sans indication de centre ("les nobles victorieux"). Quant aux noms donnés aux individus qui ne sont pas des

	<i>individus</i> (noms propres)	<i>collectifs</i> (noms propres)	<i>individus collectifs</i> (noms propres)	<i>collectifs</i> (noms communs)
<i>Prologue</i>	Tarquin <b>Simos</b> Protis <b>Nannus</b>	<b>Phocéens</b> <sup>2</sup> <b>Romains</b> Ligures Gaulois Ségobriges	[Asie] [Gaule] Marseille (Massilia)	peuples ( <i>gentes</i> )
<i>Noces</i>	<b>Gyptis</b> Protis	<b>Grec(s)</b> <sup>3</sup> <b>Ligures</b>	Marseille (Massilia)	peuple ( <i>gens</i> ) colonies ( <i>coloniae</i> )
<i>Acculturation</i>		<b>Gaulois</b>	[Grèce <sup>2</sup> ] [Gaule <sup>2</sup> ]	<b>ville</b>
<i>Ep. Comanus</i>	Nannus <b>Comanus</b>	Ségobriges <b>Phocéens</b> <sup>2</sup> <b>Massiliens</b> <sup>3</sup> <b>Ligures</b>	<b>Marseille (Massilia)</b>	<b>ville</b> <sup>2</sup> <b>peuples (<i>populi</i>)</b> <b>armée</b> <b>magistrats</b> <b>étrangers (<i>peregrini</i>)</b>
<i>Autres guerres</i>		<b>Ligures</b> <b>Gaulois</b> <b>Grec(s)</b> <sup>3</sup> <b>Espagnols (Hispani)</b> <b>Romains</b>		<b>ville</b> <sup>2</sup> <b>voisins (<i>finitimi</i>)</b>
<i>Ep. Catumandus</i>	<b>Catumandus</b>	<b>Massiliens</b> <sup>4</sup>	<b>Marseille (Massilia)</b>	<b>peuples (<i>populi</i>)</b> <b>ville</b> <sup>2</sup> <b>armée</b>
↓ <i>Prise de Rome</i>	<b>en noir : les "indigènes"</b> <b>en gras : les agents (p/a)</b>			

Grecs au moment de la rencontre et des noces, on peut faire le choix de les considérer comme des sobriquets énoncés en grec (*Nannus* : "le nain" ; *Gyptis* : "l'aiglonne"), comme le proposent les auteurs d'une synthèse récente (Hermay, Hesnard, Treziny 1999, 39), ou encore penser à une transcription de noms locaux (mal compris ?), comme le suggéraient A. Holder et C. Jullian, mais sans référence précise dans l'onomas-

**Fig. 1.** Tableau des occurrences de certains termes collectifs dans les différents épisodes concernant Marseille dans le texte de Justin.

tique celte telle qu'elle est actuellement connue (Delamarre 2007). Reste également le problème de l'étymologie de *Massalia/Massilia*, sur lequel s'était déjà penché Étienne de Byzance, qui, à la suite de Timée, suggérait "amarre du pêcheur" à partir du grec, aujourd'hui considéré comme fantaisiste, avant que ne soit évoqué un rapprochement avec l'ethnique anciennement attesté des *Sabyes* (Bats 2003, 147), que F. Benoît mettait en relation avec l'exploitation du sel, pour des périodes plus récentes certes, en reprenant des propositions d'H. de Gérin-Ricard et de G. de Manteyer (Benoît 1965, 198 et 213).

Un autre version de l'épisode existe dans un fragment de la *Constitution des Massaliotes* d'Aristote (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) rapporté par Athénée (III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) dans ses *Deipnosophistes*, au sein de quelques autres bluettes. De collectifs, il n'est question que des Phocéens, des habitants de Marseille et de la famille des *Protiades*, rien dans le camp adverse – bien qu'aucune hostilité ne soit mentionnée dans cette partie du texte, sans doute consacré exclusivement à la politique intérieure de Marseille. Le nom et l'ordre des protagonistes diffèrent en partie (par exemple : *Petta* au lieu de *Gyptis*), ce qui introduit un doute dans la véracité des faits retenus par l'un ou l'autre des auteurs, et ce cas n'est pas isolé parmi les légendes de fondations coloniales. C. Jullian préférait la proximité spatiale d'un Trogue Pompée, avec ses ancêtres voconces, à celle temporelle d'Aristote qui n'écrivait pourtant que deux siècles après les événements, sans doute en raison d'une mention de Plutarque dans *Solon* (2) évoquant également *Prôtis* (le "premier") plutôt qu'*Euxène* (le "bon hôte"), comme le faisait le grand philosophe grec (Jullian 1993, 896). Quoi qu'il en soit, il est intéressant de noter, après d'autres, le changement de nom imposé à la fille du roi lors des noces, qui portera désormais un nom grec, *Aristoxénè*, "la meilleure des hôtesse" : bel exemple de réciprocité dissymétrique !

Revenons à Justin pour remarquer que la suite du texte, après les noces, n'est en rien un travail de maintenance pour l'ethnique *Ségobrige*, mentionné encore une fois à propos du statut du roi. Cette fois, les protagonistes portent des noms qui trouvent des parallèles évidents dans l'onomastique celte. Lors de l'épisode de *Comanus* (le fils et successeur de *Nannus*), une variation sur le thème du "cheval de Troie" (Meulder 2004), ce sont des Ligures qui sont arrêtés, pas des Ségobriges. Pas question d'attribuer entièrement à ces derniers les 7000 victimes de l'affaire, d'autant plus qu'un deuxième personnage important est mentionné comme dénonciateur des dangers et qualifié de *regulus* (roitelet, petit roi), dont on ne nous dit rien d'une éventuelle position hiérarchique (XLIII, 4, d'après la traduction de Pralon 1992, en tenant compte du manuscrit A)<sup>1</sup>. Pour cette période, et plus tard encore avec *Catumandus*, il est question de peuples voisins (*fnitimi populi*) et non pas d'une seule entité qui envelopperait le territoire de la cité grecque. Celui qui mène l'intrigue n'est plus roi (*rex*), mais seulement *regulus* (XLIII, 5).

Enfin, il existe un autre détail qui mérite d'être noté, mais dont nous mesurons mal l'importance et la signification : il est d'abord question de *gentes* dans le texte, puis de *populi* pour qualifier les peuples mis en présence, soit le passage d'un groupement d'hommes portant le même nom, éventuellement de même origine, à un ensemble de "citoyens" qui compte sur la scène internationale (Crépon, Cassin, Moatti 2004: 930).

Il est possible que des groupes humains aient porté deux noms simultanément, avec des usages spécifiques probablement. Un indice de ce fonctionnement peut être décelé à partir d'un épisode – certes plus tardif et dans un contexte géographique voisin – de la bataille d'Aix contre les Ambrons et les Teutons retranscrit dans le *Marius* de Plutarque (fin I<sup>er</sup>/début II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). Des Ligures,

1. Je dois la relecture des parties consacrées aux textes grecs et latins à Michel Bats, que je remercie vivement.

rangés à côté des Romains pour combattre les envahisseurs, sont surpris d'entendre ces derniers crier leurs propres noms d'*Ambrons* au combat, qui s'avère être également le leur : "quand ils entendirent le cri des ennemis et en saisirent le sens, ils y répondirent en clamant que c'était là leur nom traditionnel (*patrion epiklésin*) à eux aussi, car les Ligures s'appellent eux-mêmes Ambrons à cause de la race (*genos*) à laquelle ils appartiennent" (19, 5 : trad. R. Flacelière et E. Chambry). Du simple récit en "ils" jusqu'à présent rencontré, nous sommes passés avec cet exemple à une quasi-situation en "vous/nous", particulièrement éclairante pour comprendre la complexité des références ethniques. La situation serait moins embrouillée si l'on pouvait cumuler de telles mentions.

Ces réflexions faites, le point d'interrogation placé après le titre (*Le Pays des Ségobriges ?*) de mon introduction à la partie protohistorique de la *Carte Archéologique de la Gaule* (Marseille) s'avère plus que jamais nécessaire, surtout dans la longue durée (Boissinot 2005a). Côté textes en effet, la situation est trop confuse, voire empreinte de mythologie et de *topoi*, pour que l'on puisse définir avec précision ces tous concrets constitués par les Ségobriges ou les Ligures, d'autant plus que les données topographiques sont quasi inexistantes. Les uns étaient-ils une partie des autres, où s'agit-il d'une série de références actualisée suivant la situation ? Imaginons que Marseille n'ait pas connu une existence aussi longue jusqu'à nos jours, et qu'il ne nous soit pas permis de croiser de nombreux documents pour s'assurer de sa position, nous ne posséderions avec le seul texte de Justin qu'une indication à proximité de l'embouchure du Rhône et au fond d'un golfe (XLIII, 3, 12), des précisions bien relatives semble-t-il. Mais, à l'instar de la Rome d'Auguste déjà évoquée, la continuité "structurale" de l'habitat, plus que celle "matérielle" de ses édifices, nous assure d'être au bon endroit lorsqu'on étudie les vestiges de l'époque considérée sous les constructions de la ville contemporaine de Marseille. Même s'il existe des constructions légères sur poteaux et un taux non négligeable de céramique non tournée, nous savons qu'il faut les intégrer à la cité de *Massalia*. Et les Ségobriges sont à trouver dans son environnement, mais jusqu'où ?

Si l'on cherche, parmi les sites reconnus du bassin de Marseille – mais pourquoi se restreindre à cet espace, comme l'a fait par exemple G. Barruol (1969, 208) ? –, le meilleur candidat pour un logement de *Nannus* et de son entourage, celui-ci doit être choisi dans l'ensemble des sites présentant la propriété commune d'être habités au moins autour de -600, la date de la fondation de la cité grecque (fig. 2). On ne sait pas *a priori* quel type d'habitat (perché, de pente, en plaine...), quelle superficie et durée d'occupation il faudra choisir. Plusieurs d'entre nous se sont récemment livrés à l'exercice de la liste (Arcelin *in* Hemary, Hesnard, Treziny 1999 ; Boissinot 2005a ; Treziny 2008 ; Bernard, Collin-Bouffier, Treziny 2010) ; et nous avons tous constaté que la documentation archéologique était pour l'instant fort lacunaire, la plupart des occupations "intenses" ne pouvant être datées que du courant du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., soit après l'événement fondateur. Mais, finalement, pourquoi se lancer dans une telle recherche, alors que le seul texte ne nous dit même pas si les Ségobriges ont été des acteurs de cette histoire ? Car, dans le cas contraire, avec un de nos meilleurs candidats, nous aurions pu faire progresser l'enquête.

## Les Élisyques et la théorie des ensembles

Les occurrences d'*Élisyques* (*Elisukoil/Elesyci*) sont à peine plus nombreuses que celles de l'ethnonyme précédent, mais se déclinent dans trois textes relativement anciens ou se référant à des sources plus proches de la situation décrite. Le plus long, extrait des *Ora maritima*, est celui d'Avienus (IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) qui s'inspire d'auteurs anciens (Himilcon ?, Hécatee de Milet, Thucydide, etc.) pour mieux évoquer des temps héroïques et mystérieux, en jouant sur des effets archaisants

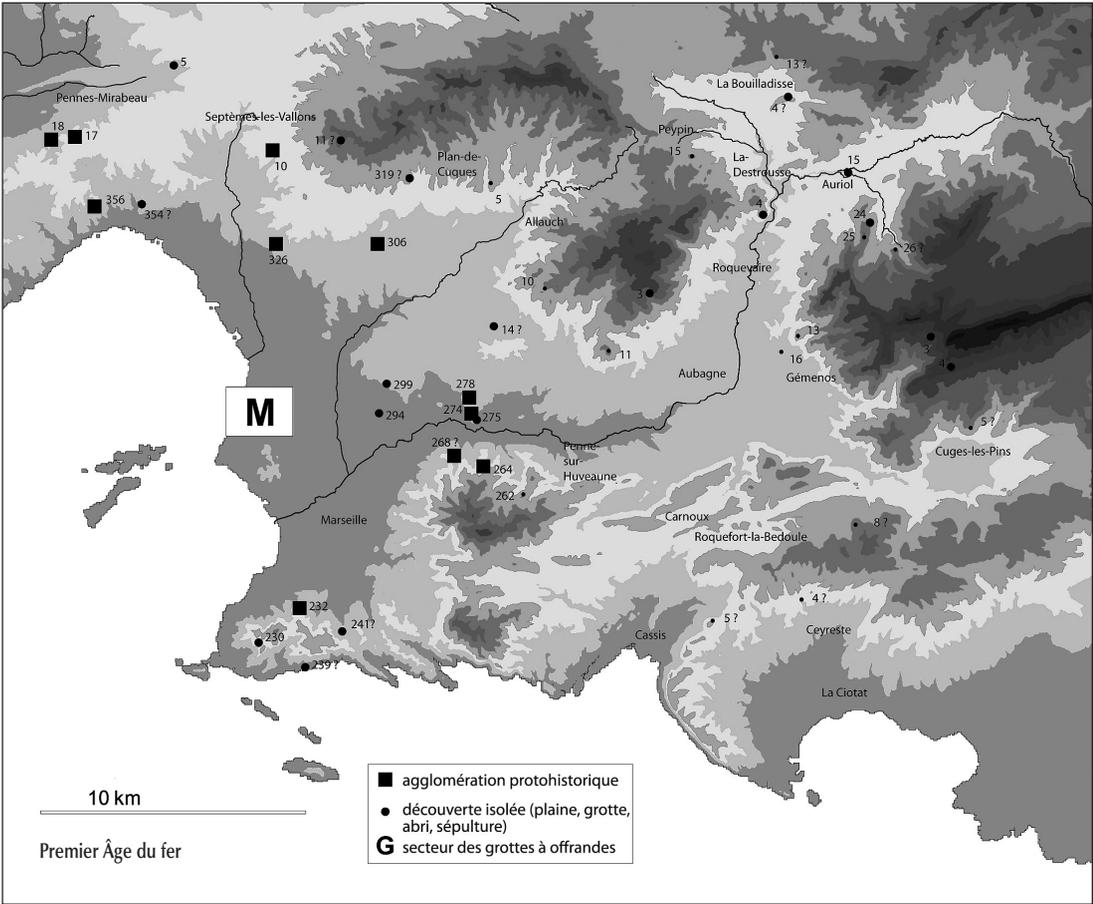


Fig. 2. Les sites du Premier Âge du fer dans le bassin de Marseille (d'après Boissinot 2005a).

(Duval 1971: 593-596) ; il est le seul qui permette de discuter une localisation : “La nation (*gens*) des Élisyques occupait autrefois ces lieux et la cité (*civitas*) de *Naro* était la capitale (*maximum caput*) de ce royaume (*regnum*) belliqueux. Là se jette le fleuve *Attagus* ; auprès et en arrière se trouve le marais *Helice* ; à partir de là, une antique tradition veut que se soit trouvée *Besara*. Mais aujourd’hui, les fleuves *Heledus* et *Orobis* passent à travers les champs et des monceaux de ruines, indices d’une ancienne prospérité” (v. 586-594 : trad. Barroul 1973). Le littoral étant le fil conducteur des poèmes, il est possible de reconnaître golfes, îles et fleuves, et d’en isoler un fragment. Avant l’extrait cité, il était question des Sordes sans qu’une frontière soit mentionnée, et avec des références ethniques maintenant problématiques (Ugolini 1993, 38) ; après, la situation est plus confuse encore en raison des lacunes du texte – et/ou de son contenu initial –, si bien qu’on ne peut dire jusqu’où s’étendent les terres habitées par les Élisyques, l’Hérault (*Oranus*) venant ensuite

séparer les Ibères des “rudes Ligures”. Vers l'intérieur des terres, aucune précision n'est donnée, Avienus ne décrivant pas le cours de l'Aude comme il le fera plus loin pour le Rhône. Cet extrait nous livre donc une vision quasi linéaire, aux limites vagues, ainsi qu'un pôle d'attraction, *Narocivitas*, qui, si elle n'est pas Narbonne proprement dite, se situe très certainement dans son environnement proche. On surinterpréterait le texte en disant que les Élisyques “constituent alors un royaume géographiquement délimité, un véritable petit État, un embryon d'empire, qualifié de belliqueux” (Barruol 1973, 51). Et cela, d'autant plus que c'est l'expression de *gens* qui est employée à propos du peuple considéré, laquelle n'est généralement pas associée à des formations ethniques/politiques de ce type.

Les deux autres mentions relatives aux Élisyques sont plus brèves. Se référant précisément à l'œuvre maintenant perdue d'Hécatée de Milet (fin VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), Étienne de Byzance (V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), dans ses *Ethnika*, les identifie comme un *ethnos* des Ligures – ce qui est en contradiction avec le texte précédent, qui, pourtant, se réfère entre autres, mais de manière plus vague, au même auteur. Enfin, on voit apparaître les Élisyques dans une liste donnée par Hérodote (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) des mercenaires ayant participé à la bataille d'Himère (- 480), au nord de la Sicile (VII, 165). Ils y figurent à côté d'autres, notamment d'Ibères et de Ligures : faut-il en conclure qu'ils ne sont ni les uns, ni les autres, ou bien que ces autres ont des références ethniques moins détaillées ? Voilà donc nos Élisyques quelque peu délocalisés avec ces deux mentions, si l'on admet qu'il s'agit à chaque fois du même peuple. Ne nous en étonnons pas trop car des recherches récentes ont montré que des liens existaient entre le Languedoc et la Sicile, comme le prouvent les objets métalliques fabriqués dans la première région et déposés dans des sanctuaires de l'île (Verger 2003).

Enfin, à l'instar des Ségobriges, les Élisyques sont absents des deux sources géographiques antiques capitales pour le Midi, à savoir Strabon (fin I<sup>er</sup> siècle av./début I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.) et Pline (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.). Et l'historien Polybe (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) non plus, lorsqu'il évoque le littoral languedocien, ne les signale pas, indiquant seulement qu'entre le fleuve *Narbôn* (l'Aude ?) et les Pyrénées vivent des Celtes (*Keltoi*), puis des Ibères au delà de cette montagne (III, 37 et 39). La disparition d'une partie des livres de son œuvre et son souci méthodologique, le contraire même de l'emphase d'Avénius, expliquent en partie la rareté des informations : “... lorsqu'il s'agit de contrées que nous ne connaissons pas, j'estime que ces listes de noms ne signifient absolument rien de plus pour nous qu'une suite de syllabes que nous entendrions sans les comprendre. Car l'imagination ne peut alors s'appuyer sur rien et l'on ne peut mettre le mot entendu en relation avec quelque chose de connu, en sorte que le récit reste confus et inintelligible. C'est pourquoi il nous faut proposer une méthode qui permette de parler d'endroits inconnus de façon à faire naître, autant que possible, dans l'esprit du lecteur des images familières pour lui et aussi exactes que possibles” (III, 36 : trad. D. Roussel).

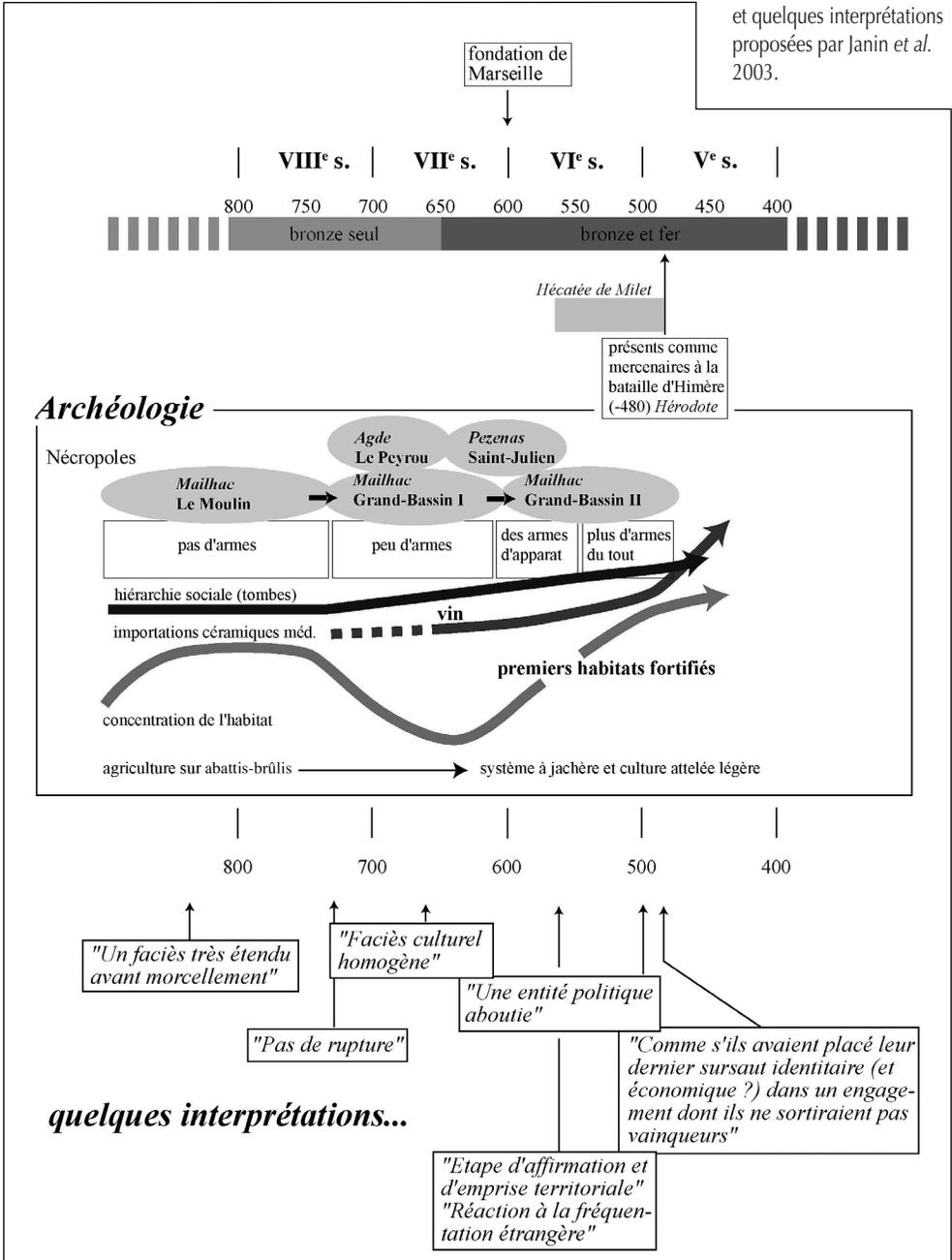
Le premier archéologue à avoir véritablement tiré parti de ces indications ethnographiques est A. Nickels (1947-1990). En publiant la nécropole du Peyrou à Agde, le fouilleur est alors amené à faire des comparaisons avec des trouvailles de la même région, notamment celles des tombes du Grand Bassin I repérées auparavant à Mailhac (Aude) et publiées par O. et J. Taffanel. Comme pour toute une génération d'archéologues, la méthode culturaliste est employée : “Pour définir un groupe culturel, il est absolument indispensable de mettre en évidence l'existence d'objets qui lui appartiennent en propre et qui permettent de le caractériser” (Nickels 1989, 448). Comme nous l'avons noté, le caractère arbitraire de cette sélection ne peut que produire des propositions tautologiques. Les éléments sélectionnés sont vus comme des “fossiles directeurs”, selon une conception vieille comme la Préhistoire. De là, l'auteur passe à des cartes de répartition – non compilées dans

ce cas particulier : “Le territoire occupé par le groupe culturel qui utilise les tombes de faciès Grand Bassin I peut être défini assez facilement. Il suffit pour cela de reprendre les objets que nous avons considérés comme appartenant à ce groupe et d’en étudier la répartition. Pour les objets métalliques, il s’agit essentiellement des grands boutons coniques en bronze et, pour les céramiques, des coupes à profil convexe-concave et des urnes situliformes à épaule carénée” (*ibid.*, 449). C’est la coordination de ces éléments qui assure l’appartenance à l’ensemble que l’auteur cherche à définir, un tout abstrait appelé faciès *Grand Bassin I*, qui pourrait également être conçu comme l’intersection de plusieurs ensembles, celui de sites possédant des boutons coniques, celui des découvertes de coupes de la forme mentionnée, etc. – c’est évidemment moi qui évoque ce caractère abstrait, pas l’auteur cité. Cette opération ne poserait aucun problème logique si elle ne mêlait dès l’abord ces considérations ensemblistes avec l’existence de véritables agents (“les utilisateurs des nécropoles de type Grand Bassin I” : *ibid.*, p. 446) agrégés grâce à des concepts sociaux, tels ceux de *territoire*, *population*, *société* (hiérarchisée), etc. – il ne fait aucun doute qu’il y a des hommes dans ces tombes et des mains humaines responsables de la fabrication de ces objets découverts, mais leur regroupement dans des tous concrets ne va pas de soi, et, en tout cas, ne peut être posé en prémisse. L’auteur va plus loin encore en tentant un rapprochement avec les maigres données textuelles que nous avons déjà évoquées : “Un certain nombre de textes antiques localisent, en effet, dans cette région, l’une des plus anciennes populations historiquement connues dans l’Occident méditerranéen : les Élisyques. On ne peut être que frappé par le fait que les limites traditionnellement assignées au territoire occupé par ce peuple coïncident très exactement avec l’aire de répartition des nécropoles de type Grand Bassin I. Il était donc extrêmement tentant d’identifier le groupe culturel qui utilise ces nécropoles avec les Élisyques connus par les auteurs grecs et latins” (*ibid.*, 453). La tradition à laquelle se réfère l’auteur est littéraire et concerne précisément les propositions déjà indiquées de G. Barruol – et qualifiées par ce dernier d’“approximatives” –, lequel avait tout de même établi une liste de sites potentiels s’étendant jusqu’au fleuve Hérault, qui fut la limite où les Grecs de Marseille installèrent une de leurs colonies, Agde (Barruol 1973, 61-62) – mais nous avons vu que le texte d’Avienus, ne mentionnant que les Ibères et les Ligures dans ce secteur, n’en disait pas tant à propos des Élisyques.

Cette adéquation voulue entre textes et faciès culturel a été poussée plus loin encore récemment, ce qui montre que nous n’avons pas affaire à un simple “artefact historiographique”, mais à des inclinations profondes de la discipline protohistorique. À la dimension spatiale précisée par les auteurs précédents, se sont ajoutées des considérations temporelles (fig. 3) qui permettent de sortir du cadre étroit du faciès du Grand Bassin I et d’expliquer pourquoi le nom n’apparaît dans la littérature qu’à la fin du VI<sup>e</sup> s., alors que l’entité archéologique visée date plutôt de la fin VIII<sup>e</sup>-début VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Laissons pour l’instant de côté la question de l’enracinement de cet ensemble dans le Bronze final, pour n’envisager que la partie aval. Au Grand Bassin I succède le Grand Bassin II – parce que cette succession s’observe dans la même nécropole de Mailhac portant ce nom –, très mal connu dans son expression spatiale, mais caractérisé par la présence d’armes dans les tombes, lesquelles étaient extrêmement rares auparavant. Constatant que ce phénomène suit de peu l’installation des Grecs dans la région, un lien de causalité a été proposé, et rétrospectivement mis en relation avec les mentions tardives des textes grecs (Janin 2000 ; 2002). Mais cette rupture s’accompagne également d’une continuité, au niveau des formes céramiques notamment, le tout relevant d’une “évolution logique” (*ibid.*, 114) – dont on aimerait bien comprendre le fonctionnement. Puis la disparition des armes dans le mobilier des tombes au cours du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est interprétée par la raison utilitariste, celles-ci étant bien plus efficaces dans les mains

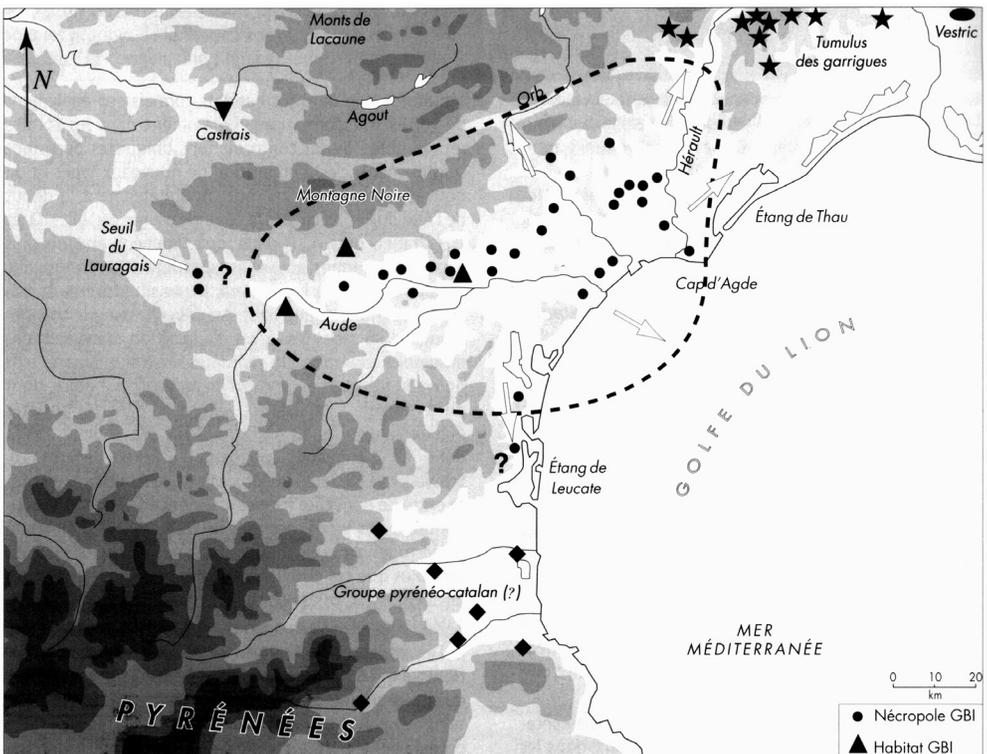
des vivants que déposées à côté des morts (*ibid.*, 115). Il s'agirait d'un moment d'aboutissement précédant de peu "leur dernier sursaut identitaire" (Janin *et al.* 2003, 252), accompli hors Languedoc, avec la défaite d'Himère. Voilà un beau travail de maintenance contemporain !

**Fig. 3.** L'évolution de l'entité élysique au cours du temps, d'après le cadre général de la Protohistoire du Midi (Garcia 2004) et quelques interprétations proposées par Janin *et al.* 2003.



Ramené au cadre de la carte topographique, cet ensemble du Grand Bassin I prolongé dans le temps a l'allure d'une "patate" (fig. 4), qui n'est pas sans rappeler les diagrammes de Wenn de nos premières leçons d'algèbre. Mais là où on aurait pu attendre l'intersection de plusieurs ensembles pour ne retenir que les éléments qui présentent le critère X, plus le critère Y, plus le critère Z etc., une toute autre ambition est affichée : "Entité géographique *cohérente*, au carrefour de voies importantes, ce territoire résolument méditerranéen est celui des Élisques" (Janin 2000, 118 ; c'est moi qui souligne). Voilà notre raisonnement ensembliste dans le domaine de la méréologie. La *cohérence* que le dictionnaire définit comme "harmonie, rapport logique, et absence de contradiction dans l'enchaînement des parties d'un tout" (TLF) est justement la propriété des tous concrets, comme celle d'une équipe, mais relève premièrement de l'espace logique du discours. Manifestement, ce sont plutôt les formulations à propos des Élisques qui se veulent cohérentes, des énoncés qui relèvent à la fois du culturel, de l'économique et du politique. Quant à la réalité historique qui se réfère, elle, à un tout concret, c'est une autre affaire, ce collectif pouvant avoir été cantonné au seul pays narbonnais ou s'être étendu plus loin, avec une existence que l'on peut imaginer courte ou longue...

**Fig. 4.** Carte de répartition des nécropoles et habitats du faciès *Grand Bassin I* avec indication en pointillé du territoire associé (d'après Janin 2002).



Quelques remarques pour finir avec ce dossier :

– ce n'est pas parce qu'un texte signale des Élisiques en Sicile qu'il faut obligatoirement imaginer un peuple tout entier, ou même une délégation de ce peuple, et qu'ils doivent être considérés pour cette raison comme puissants et ne pas relever d'"une obscure peuplade" (Nickels 1989, 454). On n'a aucune raison de douter que des mercenaires se définissant comme clairement Élysiques aient fréquenté la Sicile à ce moment-là : mais l'ont-ils fait au nom de tous, selon une initiative privée, ou encore, comme nous l'avons signalé pour la fin de l'Antiquité, ce nom a-t-il été utilisé par certains en référence à un groupe connu pour certaines de ses qualités ? Les ethnonymes sont des *balises* qui nous permettent de faire des rapprochements, d'un texte à un autre, mais celles-ci ne s'accrochent pas toujours à la même référence. Cependant, dans des situations mieux documentées par la littérature ancienne, le réseau des références est parfois si intriqué que le doute n'est plus permis, surtout lorsque des *déictiques* – ces pronoms, démonstratifs, adverbes qui servent à montrer ou désigner un objet singulier, fût-il un être humain ou un groupe – enlèvent toute ambiguïté ;

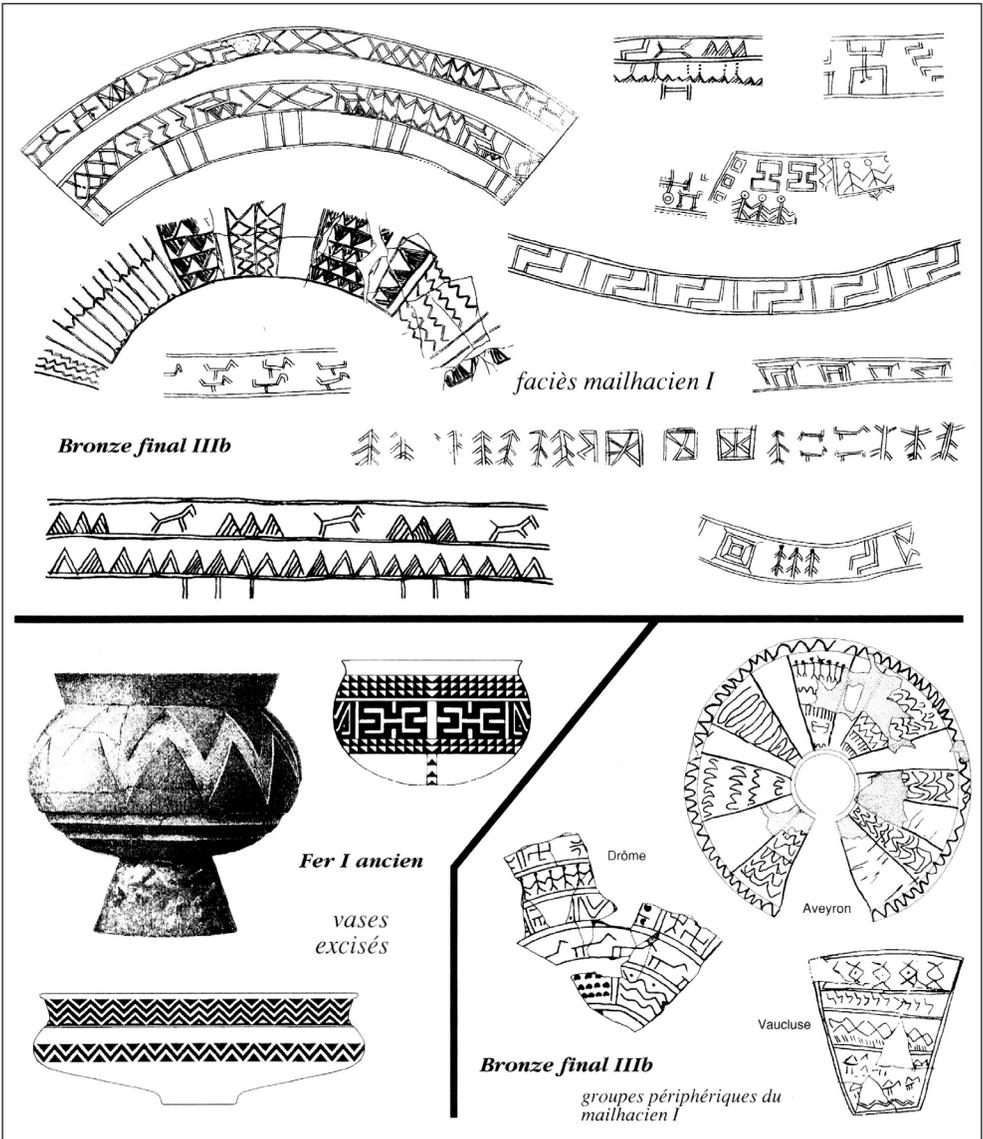
– concernant *Besara*, rien ne nous dit dans le texte qu'il faille l'inclure dans un territoire élysique, et, s'il faut réellement l'identifier avec Béziers, des discordances avec les données archéologiques actuelles sont évidentes (Ugolini, Olive 1987). En effet, les ruines potentielles désignées par Avienus ne peuvent être que plus tardives (après 330/300 av. J.-C.) que la date généralement retenue pour le paysage décrit par le poète (fin VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), qui, de surcroît, mentionne des sites qui sont loin d'être visibles au cours d'un simple périple maritime. Voilà qui pose une fois de plus le problème des sources d'Avienus (Antonelli 1998) et de la reconnaissance des entités ethniques signalées.

## Les "Mailhaciens", une question de faciès

Le terme de *Mailhacien* a été formé à partir du site éponyme de Mailhac (nécropole du Moulin et oppidum du Cayla) dans l'Aude et n'est bien sûr jamais mentionné dans la littérature antique ; il est utilisé pour caractériser le Bronze final IIIb, période qu'il faut maintenant placer entre la fin du X<sup>e</sup> et le deuxième quart du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. , soit juste avant le faciès Grand Bassin I dont nous venons de parler (Janin 2009). C'est à J. Guilaine que l'on doit la première synthèse débarrassée du cadre contraignant des "Champs d'Urnes" (théorie invasionniste), la reconnaissance d'un centre méditerranéen fait de "communautés indigènes" et l'existence de faciès satellites (Guilaine 1972, 327). Pour cet auteur, il est possible de définir des "fossiles directeurs", "c'est-à-dire les éléments les plus originaux par rapport aux cultures antérieures et postérieures (stylisations schématiques, rasoirs, flèches, fibules)", que l'on dirait *identitaires* avec le vocabulaire de nos jours. Parmi eux, le décor schématique en double incision sur céramique, avec de véritables anthropomorphes et zoomorphes (fig. 5) est considéré comme "culturellement très important", préparé de longue date depuis le Bronze final III a, mais atteignant là "l'apogée de l'art céramique à représentations schématiques rectilignes" (*ibid.*, 326). Très rapidement, on s'est aperçu que ces décors étaient présents sur une aire beaucoup plus grande que préalablement envisagée, avec de surcroît des figurations encore plus complexes en Languedoc oriental. La question du franchissement du Rhône vers la Provence a été un moment posée, puis retenue, pour se reposer ensuite dans la partie orientale de cette région – il est inutile de rentrer plus en détail dans cette affaire car notre propos ne se veut pas historiographique. T. Janin résume la situation en concluant : "Ce bref tour d'horizon des caractéristiques du mobilier de communautés installées entre les Alpes et les Pyrénées

Fig. 5. Les décors céramiques entre la fin de l'Âge du bronze et le début de l'Âge du fer dans le Midi (d'après Py 1993).

confirme la parenté "culturelle" relative de ces sociétés. L'ornementation des récipients semble le trait d'union entre ces groupes, même si les thèmes et les compositions diffèrent, et c'est surtout dans la forme des vases et les catégories d'objets métalliques que réside chacun de ces faciès. Cette constatation n'est pas une nouveauté et si l'ornementation présente une certaine unité de technique et de motifs, on sait également et depuis longtemps que d'autres paramètres (modes d'habitat, pratiques funéraires) permettent de distinguer plus fermement encore les



différents faciès circonscrits” (Janin 2009, 359). Revoilà la dialectique de l'unité et de la diversité, du semblable et du différent, du même et de l'autre, et chacun est invité à utiliser ses ciseaux – on ne voit pas d'ailleurs comment il pourrait en être autrement, car un résultat en “tout pareil” serait particulièrement inquiétant, je crois que les dictatures et les révolutions culturelles les plus dures n'y sont pas arrivées. Il en résulte des cartographies variées, déjà rassemblées par T. Janin (2009, fig. 7), qui illustrent l'importance du cadre, l'évolution de la recherche et les partis pris des chercheurs. On y voit l'application de la conception en ensembles et en sous-ensembles, le plus englobant se caractérisant par la propriété de posséder le décor dit “mailhacien”. Ce critère est considéré comme un “traceur”, constitué de “pictogrammes dont la lecture n'est cependant pas immédiate” selon M. Py (1993, 73), une espèce de langage, et quoi de mieux qu'une langue pour définir un peuple – selon les conceptions culturalistes il est vrai. Sa disparition au début de l'Âge du fer, aussi bien dans le faciès Grand Bassin I que Suspendien plus à l'est, signe quelque chose comme la fin d'une “civilisation”, comme les historiens de l'art nous l'ont appris à propos du style – je me contenterai de parler pour ma part de la fin d'un décor céramique, sans l'étendre à la “culture” toute entière. Si le nom de Mailhac a acquis une telle importance, c'est en raison des découvertes majeures qui y ont été faites, à un moment précis de la recherche. Mais ce “baptême” ne lui confère pas la même valeur que les sites retenus précédemment (Marseille, *Naro*) à propos des deux cas de l'Âge du fer, car, en croyant aux indications des textes, nous savions que Ségobriges et Élysiques, ces tous concrets déjà donnés, devaient se trouver alentour – et/ou dans la place même pour les seconds. Dans le cas du Bronze final au contraire, nous ne savons pas d'où il faut partir, et le choix de Mailhac peut être considéré comme purement arbitraire ; était-il le centre d'une entité ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir, les traits culturels évoluant de proche en proche, et les coupures observées correspondent souvent à des vides de la recherche ou à des frontières entre les territoires de chercheurs.

Le terme de *Mailhacien* peut se concevoir comme le *résumé* décrivant l'assemblage de plusieurs critères que le chercheur souhaite retenir, plus facile à placer dans une proposition qu'une phrase du type : “élément possédant le critère X, plus le critère Y, plus le critère Z, etc.”, ces critères pouvant s'entendre en absences/présences, et/ou également en pourcentages ; mais, dans le cas de la version résumée, la tendance est forte de présenter les *Mailhaciens* comme de véritables agents – qui ont fait ceci ou cela –, bref, des quasi-ethnonymes. Pourtant, la situation n'est en rien comparable à celle que l'on rencontrerait en disant “les Romains ont battu les Carthaginois”, car “les Romains” ne constituent en rien une expression résumée que l'on analyserait mieux en détaillant des critères définissant les Romains.

Livrons-nous à une petite expérience de pensée : qu'est-ce qui nous empêche d'envisager que ce ne sont pas là, avec les Mailhaciens, nos premiers Élysiques ? Après tout, à Mailhac, ils ont utilisé le même site – à quelques détails topographiques près, entre sommet et bas de pente – et leurs nécropoles sont également très proches, retrouvées sous des vignobles contigus. Et ce ne serait pas la première fois qu'un groupe développerait une “proto-écriture” ; on dit bien après tout qu'elle a été inventée à Sumer et que les Sumériens n'étaient pas moins Sumériens avant et après l'avoir fait – mais là, pour le site audois, la problématique de l'écriture est sans doute quelque peu surfaite. Des uns aux autres, cela ne pourrait donc être que l'existence continuée d'une entité, qui, comme nous l'avons vu, doit changer pour persister ; mais changer jusqu'où, là est le problème.

En décrivant les pratiques observées dans une nécropole, telle celle du Moulin à Mailhac, il est possible de faire quelques propositions en “ils” : “ils” ont fait ceci ou cela, mais jusqu'où l'ont-“ils” fait dans le temps et dans l'espace ? En outre, est-on sûr qu'il s'agit du même “ils”, c'est-à-dire, en imaginant pouvoir tomber nez à nez avec l'un de ces praticiens, nous dirait-il : “nous” avons fait

cela, puis cela, ici et encore là-bas ? Voilà exactement le type de discours que l'on trouve dans les textes, que ces "ils" aient véritablement fait les choses qu'ils revendiquent ou qu'"ils" s'arrangent pour nous le faire croire, lors de l'invention d'une tradition par exemple. Derrière ces "ils", il y a bien évidemment des collectifs qui se pensent comme des tous concrets. Voilà exactement ce par quoi nous ne pouvons commencer une interprétation archéologique, surtout lorsque aucun texte ne vient désigner la "réalité" mise au jour ; mais rien ne nous empêche de formuler des présomptions de ce type dans un deuxième temps. Il est donc plus prudent de passer à un discours en "on" : à cet endroit et à ce moment-là, "on" a fait ceci ou cela, puis "on" ne l'a plus fait ; "on" l'a également fait dans toute une région et sur des siècles, mais aussi dans d'autres contextes que l'on peut comparer. "On" s'apparente à un pronom indéfini qui a une nature référentielle extrêmement souple – mais il n'en est pas un véritablement car son emploi grammatical ne permet pas de rappeler une ou plusieurs personnes précédemment énoncées et précisément signalées. Ce terme peut désigner aussi bien tout le monde, un groupe sélectionné, chaque personne ou une personne encore non identifiée, mais qui a une identité (Rey-Debove 2001, 280-281). Au moins pour les trois dernières acceptions, le "on" s'avère parfaitement jouer le rôle de sujet indéfini dont nous avons besoin, et cela dans un souci de vérité par rapport aux documents dont nous disposons.

Tout ce que l'on peut espérer pour ces périodes qui, par similarité de méthode, se ramènent au cas de la Préhistoire (Carozza, Marcigny 2007, 11-12), c'est une étude de la répartition de traits culturels dans le temps et dans l'espace. Grâce aux tous concrets que constituent les contextes archéologiques stratifiés, et mieux encore les ensembles clos, nous sommes assurés que certains traits arrivent (vers nous) *ensemble*, mais nous ne savons généralement pas précisément pourquoi. La majorité d'entre eux, qu'ils proviennent de ces tous ou de collections, peut être traitée grâce aux outils puissants de la statistique, de l'analyse des données notamment (Djindjian 1991). Ces opérations de classification relèvent de la théorie des ensembles et permettent de décrire rigoureusement la manière selon laquelle l'information s'organise, en fonction des critères retenus – et bien évidemment observables. Et, comme pour tout ensemble (tout abstrait), c'est la liste des éléments qui compte ; il suffit d'en ajouter ou d'en retrancher un pour que cela ne soit plus le même ensemble. On le voit bien en archéologie lorsqu'une nouvelle découverte, introduite dans l'ensemble des données, vient tout à coup modifier les classements préalablement établis, changeant par exemple la signification des facteurs et la position des éléments dans la projection de l'analyse factorielle. Ce qui revient à dire que les tous construits par ce procédé sont toujours susceptibles d'être modifiés par la progression des recherches. Alors qu'un tout concret, tel celui dont les parties seraient les *Romains*, ne sera pas remis en cause par les travaux à venir, même si la connaissance de l'entité se verra nettement approfondie et nuancée.

L'approche que nous venons de présenter peut être considérée comme un mélange des genres puisqu'elle fait appel à des concepts philosophiques, linguistiques, historiques et archéologiques, avec des méthodes propres à chacune des disciplines associées. Il est à mon avis illusoire de pouvoir mener l'analyse en interne, en pensant par exemple ne traiter que des données archéologiques avec des concepts qui seraient exclusivement archéologiques, se contentant pour le reste de notre seul "sens commun" (Stoczkowski 1994 ; Boissinot 2011). Pour sortir d'une enquête que l'on pourrait qualifier de "naïve", il faut faire l'effort de se renseigner sur les débats qui animent les autres disciplines, mais cela nous expose à deux difficultés : la première est la possibilité d'accéder à de tels débats – en termes de temps que l'on est prêt à consentir pour en comprendre les formulations et les enjeux – et la seconde relève de notre capacité à diffuser un tel savoir auprès de lecteurs peu familiers de ces discours. Je ne sais si le pari a été ici réussi, mais peut-être avons-nous convaincu

que ces affaires-là ne pouvaient s'envisager dans la hâte, avec la précipitation que l'on s'autorise sur un chantier de fouilles, où il est si tentant de mettre rapidement un nom sur ces vestiges qui viennent d'être sortis de l'obscurité.

On désespère souvent les archéologues (dont je suis, mais sans désespérance) en leur disant que les concepts ethniques sont impossibles à atteindre avec leurs seules méthodes, car ce sont essentiellement des choses qui se disent ou s'agissent (Hall 1997 ; Boissinot 1998) ; autrement formulé, que leurs documents (non écrits), envisagés seuls, leur permettent de dire ce qu'ils veulent sans forcément se contredire, en raison de l'ambiguïté si souvent soulignée des vestiges archéologiques. Dans ce cas, nous avons vu que seule la théorie des ensembles pouvait organiser l'information recueillie dès lors que l'on envisageait de la décrire avec des termes collectifs, ramenant les sujets des pratiques mises en évidence à des "on". Avec quelques bribes de textes qui nous informent sur des entités collectives, il est possible de se livrer à l'exercice du meilleur candidat, et de se brancher ainsi, avec la prudence nécessaire, sur les prédications en "ils" déjà données, pour les confirmer, les contredire ou les préciser – je crois que c'est ce que font tous nos collègues exerçant l'archéologie dite classique, médiévale ou contemporaine.

## Bibliographie

- Amselle 2001** : AMSELLE (J.-L.) – *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001, 266 p.
- Amselle 2005** : AMSELLE (J.-L.) – Ethnie, In : *Encyclopaedia Universalis*, version 11 (édition électronique).
- Amselle, M'Bokolo 1985** : AMSELLE (J.-L.), et M'BOKOLO (E.) – *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalismes et État en Afrique*, Paris, La Découverte, 1985, 225 p.
- Antonelli 1998** : ANTONELLI (L.) – *Il periplo nascosto : lettura stratigrafica e commento storico-archeologico dell'Ora maritima di Avieno*, Padova, Esedra Saggi Bibliopolis, 1998, 237 p.
- Arnould, Nicole 1992** : ARNAULD (A.) et NICOLE (P.) – *La logique ou l'art de penser*, Paris, Gallimard (col. TEL), 1992, 404 p. [éd. or. 1662].
- Bayard 1996** : BAYARD (J.-F.) – *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996, 306 p.
- Barruol 1969** : BARRUOL (G.) – *Les peuples préromains du Sud-Est de la Gaule. Étude de géographie historique*, Paris, De Boccard, 1969, 408 p.
- Barruol 1973** : BARRUOL (G.) – Les Élisyques et leur capitale, Naro/Narbo, In : *Narbonne, Archéologie et Histoire*, Montpellier, 1973, pp. 49-63.
- Barth 1969** : BARTH (F.) – *Ethnic groups and boundaries. The organisation of social difference*, Londres, George Allen and Unwin, 1969.
- Bats 1992** : BATS (M.) – Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral méditerranéen gaulois (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), In : *Marseille grecque et la Gaule*, Études Massaliètes 3, 1992, pp. 263-278
- Bats 1999** : BATS (M.) – Identités ethno-culturelles et espaces en Gaule méditerranéenne (principalement aux VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), In : *Confini e frontiera nella Grecità d'Occidente. Atti del trentasettesimo convegno di studi sulla Magna Grecia* (Taranto 1997), Tarante, Vol. 1, pp. 381-418.
- Bats 2003** : BATS (M.) – Ligyens et Salyens d'Hécatee à Strabon, In : M. Bats, B. Dedet et P. Garmy (dir.), *Peuples et territoires en Gaule Méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol*, Montpellier, Supl. à la RAN, 2003, pp. 147-166.
- Benoît 1965** : BENOÎT (E.) – *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix-en-Provence, Ophrys, 1965, 335 p.
- Bernard, Collin-Bouffier, Treziny 2010** : BERNARD (L.), COLLIN-BOUFFIER (S.) et TREZINY (H.) – Grecs et indigènes dans le territoire de Marseille, In : H. Treziny (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire*, Paris, Errance (BIAMA, 3), 2010, pp. 131-145.
- Boissinot 1998** : BOISSINOT (P.) – Que faire de l'identité avec les seules méthodes de l'archéologie ?, In : A. D'Anna et D. Binder (dir.), *Production et identité culturelle*, Antibes, 1998, pp. 17-26.
- Boissinot 2005a** : BOISSINOT (P.) – Le pays des Ségobriges ? La Protohistoire du Bassin de Marseille, In : M.-P. Rothé et H. Treziny (dir.), *Marseille* (CAG, XIII, 5), Paris, MSH, 2005, pp. 117-140.

- Boissinot 2005b** : BOISSINOT (P.) – Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie, *Mélanges de la Casa de Velazquez*, 35, 2, 2005, pp. 13-43.
- Boissinot 2011** : BOISSINOT (P.) – Comment sommes-nous déficients ? Une manière d'envisager la spécificité de l'archéologie, *In* : P. Boissinot (dir.), *L'archéologie comme discipline ?*, Paris, Le Seuil (Le Genre Humain 50), 2011, pp. 265-307.
- Carrozza, Marcigny 2007** : CAROZZA (L.) et MARCIGNY (C.) – *L'âge du Bronze en France*, Paris, La Découverte, 2007, 156 p.
- Casati, Varzi 1999** : CASATI (R.) et VARZI (A. C.) – *Parts and places. The structure of spatial representation*, Cambridge/London, MIT press, 1999, 238 p.
- Chouquer 2008** : CHOUQUER (G.) – *Traité d'archéogéographie. La crise des récits géohistoriques*, Paris, Errance, 2008, 200 p.
- Chrétien, Prunier 1989** : CHRÉTIEN (J.-P.) et PRUNIER (G.) – *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala, 1989, 435 p.
- Clerc 1927-1929** : CLERC (M.), Massalia. *Histoire de Marseille dans l'Antiquité, des origines à la fin de l'Empire romain d'Occident (476 ap. J.-C.)*, Marseille, 1927-1929, 2 vol.
- Crépon, Cassin, Moatti 2004** : CRÉPON (M.), CASSIN (B.) et MOATTI (C.) – Peuple, race, nation, *In* : B. Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Le Seuil/Le Robert, 2004, pp. 918-931.
- Cuche 1996** : CUCHE (D.) – *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1996,
- Delamarre 2001** : DELAMARRE (X.) – *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance, 2001, 352 p.
- Delamarre 2007** : DELAMARRE (X.) – *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, Paris, Errance, 2007, 237 p.
- Demoule 1999** : DEMOULE (J.-P.) – Ethnicity, culture and identity : French archaeologists and historians, *Antiquity*, 73, 1999, p. 190-198.
- Descombes 1992** : DESCOMBES (V.) – Les individus collectifs, *In* : C. Descamps (ed.), *Philosophie et anthropologie*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1992, pp. 57-91.
- Descombes 1996** : DESCOMBES (V.) – *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996, 350 p.
- Dietler 1999** : DIETLER (M.), Reflections on lattois society during the 4<sup>th</sup> century BC, *Lattara*, 12, 1999, pp. 663-680.
- Dietler, Herbich 1994** : DIETLER (M.) et HERBICH (I.) – Ceramics and ethnics identity : ethnoarchaeological observations on the distribution of pottery styles and the relationship between the social contexts of production and consumption, *In* : *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique et culturel* (colloque Antibes 1994), Juan-les-Pins, APDCA, 1994, pp. 459-472.
- Djindjian 1991** : DJINDJIAN (E.) – *Méthodes pour l'archéologie*, Paris, Armand Colin, 1991, 401 p.
- Duval 1971** : DUVAL (P.-M.) – *La Gaule jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle*, Paris, Picard (Les sources de l'Histoire de France), 1971, 2 vol., 866 p.
- Erikson 2004** : ERIKSON (P.) – Qu'est-ce qu'un "ethnonyme" ? L'exemple matis (Amazonas, Brésil), *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers de l'ALHIM*, 10, 2004 (en ligne, URL : <http://alhim.revues.org/index112.html>).
- Ferret 1996** : FERRET (S.) – *Le bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Minuit, 1996, 154 p.
- Formoso 2001** : FORMOSO (B.) – L'ethnie en question, débats sur l'identité, *In* : M. Segalen (éd.), *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Paris, Armand Colin, 2001, pp. 15-30.
- Garcia 2004** : GARCIA (D.) – *La Celtique Méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence VIII<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*, Paris, Errance, 2004, 208 p.
- Geary 2004** : GEARY (P. J.) – *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Aubier, 2004, 242 p.
- Gellner 1989** : GELLNER (E.) – *Nations et nationalismes*, Paris, Payot, 1989, 208 p. [éd. or. 1983].
- Gosselin 2011** : GOSSÉLIN (O.) – À quoi bon l'ethnoarchéologie ?, *In* : P. Boissinot (dir.), *L'archéologie comme discipline ?*, Paris, Le Seuil (Le Genre Humain 50), 2011, p. 87-112.
- Guilaine 1972** : GUILAINE (J.) – *L'âge du Bronze en Languedoc occidental, Roussillon, Ariège*, Paris, Klincksieck, 1972, 460 p.
- Hall 1997** : HALL (J.) – *Ethnic identity in greek antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 248 p.
- Hermay, Hesnard, Treziny 1999** : HERMARY (A.), HESNARD (A.) et TREZINY (H.) – *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*, Paris, Errance, 1999, 184 p.
- Janin 2000** : JANIN (T.) – Nécropoles et sociétés élysiques : les communautés du Premier Âge du Fer en Languedoc occidental, *In* : T. Janin, *Mailbac et le premier âge du Fer en Europe occidentale. Hommages à O. et J. Taffanel*, Lattes, MAM 7, 2000, pp. 117-131.

- Janin 2002** : JANIN (T.) – Nécropoles et espace géographique en Languedoc occidental au premier âge du Fer : essai sur l'organisation territoriale et politique de la société élysique, In : D. Garcia et F. Verdin (dir.), *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, Paris, Errance, 2002, pp. 108-118.
- Janin 2009** : JANIN (T.) – Jean Guilaine, Mailhac et le Mailhacien, In : *De Méditerranée et d'ailleurs. Mélanges offerts à J. Guilaine*, Toulouse, AEP, 2009, pp. 353-364.
- Janin et al. 2003** : JANIN (T.), MARCHAND (G.), NICKELS (A.), SCHWALLER (M.), TAFFANEL (O. et J.) – Les Élisyques et le premier âge du Fer en Languedoc, In : *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à G. Barruol* (suppl. 35 à la RAN), 2003, pp. 247-254.
- Jullian 1993** : JULLIAN (C.) – *Histoire de la Gaule*, Paris, Hachette, 1993, 2 vol., 2160 p. [éd. or. 1920-1926].
- Kaufmann 2010** : KAUFMANN (L.) – Faire collectif : de la constitution à la maintenance, In : L. Kaufmann et D. Trom (dir.), *Qu'est-ce qu'un collectif? Du commun à la politique*, Paris, EHESS (Raisons pratiques 20), 2010, pp. 331-372.
- Kulikowski 2009** : KULIKOWSKI (M.) – *Rome et les Goths (III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle). Invasions et intégration*, Paris, Autrement, 2009, 240 p.
- Lambert 1994** : LAMBERT (P.-Y.) – *La langue gauloise*, Paris, Errance, 1994, 240 p.
- Malkin 2001** : MALKIN (I.) – *Ancient perceptions of greek ethnicity*, Harvard University Press, 2001, 440 p.
- Mercier 1968** : MERCIER (P.) – *Tradition, changement, histoire. Les Somba du Dahomey septentrional*, Paris, Anthropos, 1968, 538 p.
- Meulder 2004** : MEULDER (M.) – La prise de Marseille par les Ségobriges : un échec, *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 2004, 30, 1, pp. 11-32.
- Nickels 1989** : NICKELS (A.) – *Agde. La nécropole du premier âge du Fer*, Paris, CNRS (supl. 19 à la RAN), 1989, 500 p.
- Olivier 2003** : OLIVIER (L.) – “Peuples”, “cultures” et manifestations archéologiques de l'âge du Fer : Gustav Kossinna, Gordon Childe et nous, In : S. Plouin et P. Jud (éd.), *Habitats, mobiliers et groupes régionaux de l'âge du Fer* (suppl. 20 à la RAE), 2003, pp. 231-239.
- Olivier 2008** : OLIVIER (L.) – *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie*, Paris, Le Seuil, 2008, 305 p.
- Poutignat, Streiff-Fenart 1995** : POUTIGNAT (P.) et SREIFF-FÉNART (J.) – *Théories de l'ethnïcité*, Paris, PUF, 1995, 270 p.
- Pralon 1992** : PRALON (D.) – La légende de la fondation de Marseille, In : *Marseille grecque et la Gaule* (Études Massaliètes 3), 1992, pp. 51-56.
- Py 1993** : PY (M.) – *Les Gaulois du Midi*, Paris, Hachette, 1993, 288 p.
- Rey-Debove 2001** : REY-DEBOVE (J.) – De *on* à *je* vers le nom propre : des pronoms personnels en français, In : P. Bogaards et al. (éds), *Quitte ou double sens*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2001, pp. 279-304.
- Ruby 2006** : RUBY (P.) – Peuples, fictions ? Ethnïcité, identité ethnïcité et sociétés anciennes, *Revue des Études Anciennes*, 2006, 1, pp. 25-60.
- Simons 1987** : SIMONS (P. M.) – *Paris. A study in ontology*, Oxford, Clarendon, 1987, 408 p.
- Stoczkowski 1994** : STOCZKOWSKI (W.) – *Anthropologie naïve, anthropologie savante. De l'origine de l'homme, de l'imagination et des idées reçues*, Paris, Éditions du CNRS, 1994, 242 p.
- Testart 2010** : TESTART (A.) – Sociétés, ou la convergence des données textuelles et de l'archéologie, In : C. Goudineau, V. Guichard et G. Kaenel (dir.), *Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'histoire : colloque de synthèse*, Bibracte (12/6), 2010, pp. 203-221.
- Thiesse 2009** : THIESSE (A.-M.) – La fabrique culturelle des nations européennes, In : C. Halpern, *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2009, pp. 259-268.
- Treziny 2008** : TREZINY (H.) – La maison de Gyptis, In : J.-E. Brochier, A. Guilcher et M. Pagni (éd.), *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à G. Congès et G. Sauzade*, Aix-en-Provence, APA, 2008, pp. 285-289.
- Ugolini 1993** : UGOLINI (D.) – Civilisation languedocienne et ibérisme : un bilan de la question (VII<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), *Documents d'Archéologie méridionale*, 16, 1993, pp. 26-40.
- Ugolini, Olive 1987** : UGOLINI (D.) et OLIVE (C.) – Béziers et les côtes languedociennes dans l'*Ora maritima* d'Avienus (vv. 586-594), *Revue Archéologique de la Narbonnaise*, 20, 1987, pp. 143-154.
- Verger 2003** : VERGER (S.) – Des objets gaulois dans les sanctuaires archaïques de Grèce, de Sicile et d'Italie, *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 2003, 147, 1, pp. 525-573.